

Ne dis rien  
à papa

François-Xavier Dillard

Ne dis rien  
à papa



© Belfond, un département de Place des éditeurs, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0185-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

« Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ta chambre, que ton passé. »

André GIDE

*Pour maman,  
toute ressemblance avec...*

*Le bruit de la terre... Chaque pelletée recouvre peu à peu ma tombe et fait un bruit d'avalanche. Un fracas qui s'assourdit au fur et à mesure que la couche de terre s'épaissit au-dessus de mon corps meurtri. La balle a traversé mon crâne. Ça a fait comme un choc électrique, comme la fois où j'avais, je ne sais pas comment, réussi à mettre ma tête dans le grillage électrifié qui entourait le pré du voisin. Une myriade d'étoiles qui dansaient autour de mes yeux et puis cette sorte d'onde puissante qui me traversait tout le corps et qui raidissait mes muscles, et plus rien...*

*J'ai repris connaissance une première fois, je crois. Dans l'obscurité totale, avec un mal de tête horrible, innommable, comme si un fou sadique m'enfonçait un pieu incandescent dans le crâne... J'ai dû retomber dans les pommes. Puis une seconde fois, ce coup-là, j'ai pu bouger un peu les bras. J'ai beaucoup de mal à respirer. Je crois que quelque chose recouvre ma bouche, ou mon corps tout entier, comme du plastique.*

*Je ne me souviens de rien, je ne sais même plus comment je m'appelle. J'ai des flashes, comme des photos qui passeraient à toute vitesse devant mes yeux, comme un film en accéléré avec, parfois, des arrêts sur image. Une image surtout, ce visage à peine adolescent, ces yeux qui me scrutent avec attention, ce sourire. Maintenant, ça repart, et à toute vitesse, il y a d'autres enfants, plus jeunes, une fille, elle a l'air si timide, et puis un homme, plus âgé, il embrasse une femme très jolie, blonde. Il y a à présent une immense table, un déjeuner, une fête peut-être. Oui, il y a un gâteau, des bougies. Un enfant qui souffle, encouragé par les autres, et soudain le visage du bambin qui explose... On passe à un autre tableau, à autre chose. Des cris de joie, d'excitation, les cris d'enfants qui jouent à se courir après. Ils sont sur une plage. Il y a ce très jeune garçon maigre et hilare qui attrape une fille rousse et qui la laisse repartir en rigolant. Ils se ressemblent beaucoup. Elle rit aussi. Puis il se remet à courir, elle crie à nouveau, des cris très aigus, de plus en plus aigus. Mais ce qui était un jeu tourne au cauchemar. Les traits de la fille se déforment,*

*sa bouche s'ouvre de façon démesurée, étirant tous ses traits. Elle hurle maintenant. Elle hurle sa peur et son désespoir.*

*Je suis en train d'étouffer, il n'y a plus de bruit, sauf celui de mon souffle rauque, intermittent... Et ce poids immense sur mes poumons, cette masse qui m'empêche de respirer. Je remonte mes bras vers ma tête. Cela me demande un effort surhumain, chaque centimètre gagné contre la terre est un combat. Je meurs de soif, de faim. Depuis combien de temps je suis là ? Une heure, un jour, un siècle... Cette fois, mes mains sont devant moi, je peux faire courir mes doigts sur mon visage. Il y a une sorte de croûte qui recouvre ma peau. J'ai très peur. J'approche mon index de ma tempe, mais une douleur fulgurante me transperce... J'en perds presque connaissance. Alors, je commence à gratter devant moi. C'est du plastique, un sac-poubelle, une bâche... J'arrive à le déchirer au bout de longues minutes qui me semblent des heures. Mais lorsque, enfin, je sens la matière se fendre sous mes doigts, de la terre s'abat sur moi, des kilos de terre, un flux continu qui me submerge. J'arrive à tourner la tête puis à me*



*retourner totalement, faisant écran de mon dos à cette avalanche, me préservant un petit espace de vide et, je l'espère aussi, d'air... La peur et le désespoir sont des moteurs puissants, ils animent soudain chez moi une pulsion de vie que rien n'arrête. Puis, alors que le flot cesse, avec une prudence infinie, j'essaie de creuser, droit devant moi, un peu vers ce que j'espère être le haut... Il me revient en mémoire ces naufragés d'avalanches dont on a retrouvé les corps sans vie au bout de misérables tunnels qui les enfonçaient encore plus vers le néant au lieu de les amener vers la lumière. Il paraît qu'il faut uriner pour savoir comment le liquide s'écoule, pour tenter de distinguer le haut du bas. J'ai vu ça à la télé. Moi, je n'ai plus rien à pisser, ma vessie s'est vidée depuis longtemps. Alors je creuse, avec l'énergie du désespoir, en espérant que je ne suis pas en train de rejoindre les enfers...*

*Je n'ai plus la moindre notion du temps, ni celle de la faim ou de la douleur, j'ai juste cette force vitale qui m'anime encore, anime mes bras, mes mains. Je n'en peux plus. J'écarte la terre, la repousse derrière moi, cherche mon*

*oxygène. Chaque respiration est un cauchemar, chaque infime mouvement une torture. Ma tête va exploser, une brûlure intense me cisaille le crâne, mais je continue, comme une bête, un animal. Et alors que plus rien d'autre ne me stimule qu'une sorte de mécanique étrange et animale, je ne sens soudain plus de terre au bout de mes doigts. J'agite doucement ma main, et je perçois comme un courant d'air qui parcourt ma chair. Je creuse encore avec mon autre main, j'écarte avec frénésie les dernières pierres, les dernières scories qui me séparent du monde. Je me propulse hors du sol dans un dernier effort, comme une naissance absurde et sauvage, je me roule sur le sol, aspirant l'air à grandes bouffées. Entre deux respirations, je crache de la terre et du sang et puis je pleure. Je pousse de petits cris plaintifs et je tente de retrouver mon calme. Je respire de plus en plus lentement, par le ventre, je tâche de calmer les battements de mon cœur qui sonnent comme un tambour dément dans ma poitrine. Peu à peu, je regarde autour de moi, je commence à distinguer des objets, mais rien ne m'est vraiment familier. Je me mets à genoux et essaie, une*

*première fois, de me relever. Je m'agrippe à ce qui me semble être une chaise de jardin, mais ma main meurtrie glisse sur le bois et je retombe lourdement sur l'herbe. C'est une véritable explosion qui déchire ma tête quand je heurte le sol, je dois perdre connaissance, car lorsque j'ouvre à nouveau les yeux les lueurs de l'aube ont remplacé la noirceur de la nuit. J'arrive enfin à me lever puis, avec hésitation, je me dirige vers un grand escalier qui dessert une large maison. Je me cramponne à la rampe et grimpe avec difficulté, essayant de calmer les tremblements qui agitent tout mon corps. Quand j'arrive devant la porte en bois clair, je tente d'actionner la poignée, mais celle-ci semble bloquée. Je m'écroule le long du panneau de bois et je cherche à me souvenir de quelque chose, mais rien n'accroche ma mémoire. Je me relève pourtant et, comme un automate, je fais le tour de la maison. J'arrive à une autre porte, plus petite, plus discrète. Elle aussi fermée. Ma main se dirige alors vers une des lattes de bois du mur qui me fait face et plonge dans un interstice caché derrière un feuillage persistant. Je sens tout de suite le trousseau de clefs. En*

*tremblant, j'en essaie une, puis deux, et c'est la troisième qui, enfin, actionne la serrure. J'entre dans un vestibule qui débouche sur un long couloir. La première porte que j'ouvre donne sur une salle de bains. Je me précipite sur le robinet, l'ouvre en grand et contemple fixement le liquide clair qui s'écoule avec force. Je bois à même le métal, je me remplis de cette eau dont je ne croyais plus jamais pouvoir sentir le goût. Cela dure peut-être une ou deux minutes et je dois m'arrêter si je ne veux pas me noyer dans cette orgie de flotte. Je reprends ma respiration et redresse enfin la tête.*

*Je fais un bond en arrière et ne peux retenir un cri de frayeur. Face à moi se tient un masque d'horreur, un visage hagard aux yeux injectés de sang, sale, livide, avec une cicatrice profonde, comme un sillon de chair et de sang, qui se dessine sur son crâne, au-dessus de son oreille droite. Il y a quelque chose de familier dans ces traits, au-delà de l'horreur, je crois les reconnaître. Ce sont ceux qui m'apparaissaient dans mon délire, lorsque j'étais dans ma tombe dans ce jardin inconnu, cette silhouette adolescente,*

*souriante et charmante qui jouait avec d'autres enfants. Je hurle alors mon désespoir.*

*— Mais qui vous êtes ? On est où ?*

*Au moment où j'ai prononcé ces mots, j'ai tendu mes bras. Comme au ralenti, je la vois faire exactement le même geste, prononcer les mêmes mots que moi. Dans le chaos de mon esprit et le fracas de mon âme, je comprends brusquement que l'image qui se tient devant moi est mon propre reflet. Je comprends avec horreur que cette vision de cauchemar, c'est moi.*